

Le paquebot Espagne, en vue des côtes d'Angleterre,

13 septembre 1914

Chère maman,

C'est à la veille de notre débarquement que je fais cette lettre ne sachant s'il nous sera possible de le faire dès notre arrivée au Havre, (car c'est au Havre que nous mettons pied à terre demain). Je ne veux point faire une lettre descriptive des menus détails de notre traversée. Je parlerai seulement des choses les plus saillantes en ce moment. Nous remercions de tout notre cœur le bon Dieu qui a daigné nous accorder jusqu'à ce jour Sa protection, confiants dans cette protection qui nous semble bien assurée.

Contrairement à ce qui nous avait été dit, le paquebot Espagne n'est pas un sabot. C'est un bateau de second ordre. Il ne le cède pas beaucoup en vitesse (s'il le voulait) en grosseur, au Savoie. Nous devrions arriver cet après-midi. Ce n'est qu'après avoir reçu des ordres de l'intérieur qu'il a modifié sa course de façon à n'aborder que lundi dans la matinée. Comme vous le verrez par cette lettre nous n'aurons pas mis 3 semaines et nous n'irons pas cogner les Turcs, mais bien les Prussiens qui actuellement, d'après les nouvelles reçues à bord, sont en retraite partout. Cette lettre tardive au sujet des opérations militaires ne vous apprendrait rien de neuf car à cette époque elles seront arrivées à votre connaissance de longue date.

La traversée, commencée samedi dernier, s'est effectuée dans des conditions on ne peut désirer meilleures. Je n'ai vu absolument aucun malade, du mal de mer. Il y avait plusieurs femmes à bord. Je ne crois pas qu'aucune ait été malade non plus. Notre bateau tient on ne peut désirer mieux sur la mer, qui fut calme comme un lac les trois premiers jours. Le reste de la traversée fut un peu houleuse, mais point mauvaise.

Nous couchons et logeons comme les troisièmes, à peu près partout. Une petite couchette en forme de hamac, une couverture, un chevet, c'est tout. Nous n'avons pas eu froid. La nourriture système militaire, un quart de vin chaque repas.

La traversée nous eût paru bien monotone — pas de mal de mer — mais les distractions surgirent, premièrement, sous la forme de navires de guerre qui menacèrent de nous couper le chemin. C'était heureusement des Anglais lesquels venaient reconnaître de visu l'exactitude de notre nationalité. C'est égal. On a eu quelques transes à ce propos, quoique la mer soit actuellement absolument sûre, et qui on nous le répétait, la vue d'une cheminée à l'horizon ainsi que deux tourelles nous émotionnait quelque peu.

En deuxième lieu un lieutenant d'infanterie coloniale qui nous rejoignait, se chargeât de nous remettre un peu d'aplomb en nous faisant exécuter divers mouvements militaires, en relevant notre moral par des leçons théoriques et patriotiques.

J'ai déjà dit que nous avons fait la connaissance de prêtres français qui se joignaient eux aussi, qui allaient combattre, servir comme aumôniers, infirmiers; ils sont au moins au nombre de dix. Nos avons la messe en deuxième. Ce n'est pas notre petite église de Saint-Léon, mais c'est petit assis, et combien calme. Nous prions chère maman avec confiance, avec foi dans le succès final. Et comme disait si bien le lieutenant ces jours derniers, s'il faut faire le sacrifice de nos existences, faisons le généreusement, non en égoïstes qui ne voient que leurs petites familles mais ne voient pas la grande famille.

Nous ferons notre devoir avec courage et fermeté, les sacrifices se comptent de quelle nature ils soient. Nous espérons fermement en la protection du Bon Dieu, de la Sainte Vierge. Oui, nous avons la confiance inébranlable que quoique soient les dangers à parcourir, à côtoyer, nous vous reviendrons heureux et fiers du devoir accompli. Nous espérons, chère maman, que votre santé n'est pas

trop mauvaise. Ne vous faites pas de mauvais sang. Nous serons sans doute quand cette missive vous parviendra (moi surtout) sur les champs de combat. Ne craignez rien. Vos prières, celles pures de ceux qui s'intéressent à nous, seront efficaces, beaucoup plus efficaces que les blasphèmes des pauvres malheureux viveurs qui nous entourent, et à supposer (cela n'arrivera pas) que le bon Dieu nous appelle à lui, dites-vous bien que nous étions prêts. Nous nous retrouverions pour ne jamais se quitter. Mais ça, ce sont les choses pires. Nous avons le ferme espoir doublé de confiance qu'elles n'arriveront pas. Nous nous reverrons ici-bas.

La France est là à 100 et quelques kilomètres; on se bâte là, on meurt, on pleure, mais on vit aussi. Nous savons que l'ennemi se retire, qu'il recule. Dieu sauve la France et les Français!

Nous débarquerons demain dans la matinée. Nous ne savons absolument rien de ce qu'on va faire de nous. Dès qu'il nous sera possible de donner de nos nouvelles, notre situation exacte, nous le ferons.

[...]

Au revoir et bon courage.

Vos fils qui vous aiment, vous embrassent, font des vœux pour votre santé,

E. A. L. Kern